

Le Malédiction des Fourchettes

- Bon, Elliot, je vais te laisser explorer ce magnifique domaine. J'ai beaucoup à faire ! déclara mon père en gravissant les marches qui menaient à l'entrée de ma nouvelle maison.

Enfin, le mot manoir conviendrait sûrement mieux pour décrire l'immense demeure en pierre qui se dressait devant moi. Il faut bien avouer que lieu était très beau et ne manquait ni de charme ni d'élégance, que le jardin était grandiose avec ses fleurs et tous ses vieux arbres et que le paysage était plus que splendide mais j'étais encore trop énervé pour l'admettre.

On m'avait arraché à mes amis, à Londres, à ma bibliothèque, à mon école, bref à tout ce à quoi je tenais, pour ce lieu certes très beau mais surtout isolé et où il n'y avait de surcroît pas de réseau. Vraiment ?

Je traînai mes pieds jusqu'à la porte et entrai. J'admirais le décor qui semblait tout droit sorti d'une autre époque, je remarquai un immense escalier recouvert d'une moquette verte qui trônait dans le fond de la grande pièce. Je le gravis et suivis un long couloir avec plusieurs portes. J'en ouvris une au hasard et, étant satisfait d'avoir trouvé un endroit pour m'isoler, je décrétai que ce serait ma chambre.

La vaste pièce contenait un grand bureau en bois, un énorme lit à baldaquin, une armoire massive, un lustre, un tapis et était éclairée par une immense fenêtre qui donnait sur le jardin et d'où je vis un majestueux saule pleureur.

Je posai mon sac au pied du lit et continuai mon inspection du manoir. Trois portes plus loin, je fis une découverte qui emplit mon cœur de joie : une bibliothèque géante ! J'étais aux anges et je savais enfin ce que j'allais faire de mes journées ici.

Je ne me faisais aucune illusion quant à la présence de mon père au dîner et, sans surprise, je mangeai seul dans la sombre pièce, juste éclairé par une bougie.

Cette nuit-là, je ne réussis pas à dormir et compter les moutons ne m'aida pas. Je décidai alors de continuer ma visite et attrapai la bougie posée sur ma table de chevet. Je me levai et sortis dans le couloir sans bruit. Je descendis l'escalier et traversai la cuisine, le hall et la grande salle en passant par une suite de longs couloirs obscurs. On entendait le vent souffler et, dans un tel décor, je m'attendais presque à voir vaciller la flamme de ma bougie et un fantôme apparaître devant moi mais il ne se passa rien. J'en fus un peu déçu.

Cependant, la fatigue me fit reprendre le chemin de ma chambre. Soudain, mon pied nu butta contre un objet pointu et je retins un cri de douleur. Je me penchai et découvris avec stupeur qu'il s'agissait d'une vieille fourchette en argent.

Je me demandai comment une fourchette avait bien pu faire pour atterrir dans un couloir au milieu de la nuit, puisqu'elle n'y était pas quand je suis arrivé, mais j'étais trop éreinté pour réfléchir davantage.

Le lendemain je me réveillai en sursaut. J'avais fait un rêve étrange et étais content d'en sortir ! Lorsque j'arrivai devant la longue table de la grande salle, un petit-déjeuner à base d'œufs et de bacon m'attendait. Je ris quand je remarquai que la fourchette que je tenais était identique à celle de la nuit dernière. Un détail m'avait pourtant échappé la veille : une lettre était gravée sur le manche.

Je passai la journée plongé dans de vieux livres passionnants et, lorsque je descendis dîner, mon père n'avait pas encore reparu. Seul un épais ouvrage sur l'histoire du manoir me tenait compagnie et bien que je doutasse de la véracité de la légende, elle était tout de même intrigante.

Il était question d'un petit garçon qui vivait très heureux avec ses parents, dans le manoir, il y avait plusieurs décennies de cela. Tout était calme et paisible, jusqu'au jour où le garçon disparut.

Une semaine plus tard, l'enfant n'avait toujours pas été retrouvé et ses parents étaient malades d'inquiétude. Ils avaient fait chercher leur fils par tout le personnel et avaient eux-mêmes enfilé des bottes pour aller fouiller la forêt alentour, en vain. Un mois plus tard, le père trouva son enfant terrorisé assis sur la première marche du grand escalier. Il fut impossible de lui faire raconter ce qu'il s'était passé et tout ce qu'il dit fut qu'il ne voulait plus vivre dans ce lieu maudit.

Bien des années plus tard, sur son lit de mort, le petit garçon devenu vieil homme fit une étrange déclaration à ses enfants, il dit : ... Soudain un bruit retentit dans la salle. Je me précipitai dans la cuisine d'où le bruit émanait et quand je poussai la porte, je vis une silhouette sortir en courant par la porte arrière et une assiette cassée sur le sol.

Le matin suivant, je découvris une nouvelle fois mon petit-déjeuner sur la table, mais il n'y avait pas de fourchette. Je pris la direction de la cuisine mais là-bas le cuisinier m'expliqua qu'elles avaient toutes disparu pendant la nuit. Je me posai une série de questions tout en mangeant : étaient-ce de simples fourchettes qu'était venue chercher la silhouette la veille ? Pour quoi faire ?

Je rangeai ces questions dans un coin de ma tête en me dirigeant vers ma pièce préférée. J'étais installé depuis vingt minutes à peu près quand trois coups résonnèrent dans la pièce. Quelqu'un avait frappé à la porte.

Je me demandais de qui il pouvait s'agir en allant ouvrir. Je découvris alors un paquet déposé sur le sol. Je le pris et le posai sur une table. Je le dépaquetai et ce que je vis à l'intérieur me laissa stupéfait : il y avait dans la boîte des fourchettes en argent, les mêmes qui avaient disparu la nuit précédente.

Je n'y comprenais rien et la note qui les accompagnait ne m'éclaira pas plus : il y était marqué « Suis-les ». Comment pouvais-je suivre des fourchettes ? Pourquoi le ferais-je ? Et qui me demandait de le faire ? La silhouette de la veille ? Ou une autre personne ?

Troublé, je repris mon livre. Ce soir-là, je fis un rêve très étrange, le pire qui soit. Comme la veille, j'étais assis avec un livre à la bibliothèque et je revécus la même scène que ce matin : les trois coups portés à la porte, l'étrange découverte, mais cette fois je gardai les fourchettes en main et examinai leur manche avant de les disposer dans un ordre bien précis. Une fois la dernière fourchette posée, une voix grave et caverneuse retentit dans toute la pièce. Elle prononçait les mêmes paroles que celles écrites sur la note : « Suis-les ».

Je me redressai sur mon lit en hurlant et j'étais trempé de sueur. Je commençais à craindre la situation, et surtout que la silhouette et la voix ne reviennent. J'avais peur de ce qu'il se passerait alors, même si je n'avais aucune raison d'être ainsi angoissé. Il ne s'agissait peut-être que d'une farce de mon père. J'en doutais mais essayai quand même de m'en persuader.

Par curiosité, j'allai chercher la boîte que j'avais mise dans mon armoire et revins m'installer sur mon lit. J'avais peur mais étais aussi un peu excité, je ne pensais pas qu'il pouvait m'arriver une chose pareille et la situation avait beau être effrayante, elle était aussi un peu grisante.

Avec les mains moites, je commençai à déballer le paquet mais un bruit vint m'interrompre. On venait de frapper à la porte. Je suspendis mon geste et ma gorge s'assécha. Mes mains tremblaient, j'avais le souffle court.

Je me détendis d'un coup lorsqu'une voix m'appela. C'était mon père qui me demandait de sortir de ma chambre. Je rangeai la boîte dans mon armoire et le rejoignis.

Ce soir-là, nous dînâmes ensemble et il me parla de ma mère, ce qui n'arrivait que très rarement. Ce qu'il m'apprit me laissa abasourdi. Ce manoir

appartenait depuis des générations à la famille de ma mère, mais ce n'était pas la nouvelle la plus surprenante. Mon père me révéla que c'était ici qu'elle était décédée, tout comme ses parents et ses grands-parents avant eux.

Cette fois, je m'endormis très rapidement tout en pensant à ma mère et aux anecdotes que mon père m'avait relatées.

Le réveil fut toutefois beaucoup plus brutal. La voix était revenue m'ordonner de suivre des « indices » pour accéder à « ce qui m'était dû » là où « il l'avait retrouvé ». Bien sûr je n'y comprenais strictement rien, mais je commençais à croire que quelqu'un s'introduisait dans mes rêves bien que je sache que c'était tout à fait invraisemblable.

Encore une fois, je transpirai à grosses gouttes et tremblai de tous mes membres. Je me dirigeai alors vers l'armoire et attrapai la boîte sur l'étagère. Je retournai sur mon lit et ouvris le paquet. Je sortis toutes les fourchettes et découvris avec stupeur qu'il contenait également une cuillère. C'était complètement fou, j'examinais des fourchettes en quête d'indices qui étaient censés me conduire quelque part pour récupérer quelque chose sur l'ordre d'une silhouette vaguement aperçue.

Je me souvins alors de ce curieux rêve dans lequel je scrutais les fourchettes, dans la bibliothèque. Je me mis à examiner le manche de l'une d'entre elles, comme dans mon songe, et finis par trouver quelque chose d'intéressant. J'avais déjà remarqué qu'une lettre était inscrite dessus mais je n'y avais pas prêté attention. Je me saisis d'une nouvelle fourchette et trouvai une autre lettre, au même emplacement.

Je regardais et analysais chaque fourchette, à chaque fois une lettre différente était écrite au même endroit. Je pris ensuite la cuillère et vis qu'il n'y avait pas de lettre sur celle-ci, mais qu'une clef y était dessinée. Tout comme dans mon rêve, je rangeai dans un certain ordre les couverts mais les lettres ainsi agencées ne donnaient aucun mot. Je réessayai et réessayai encore mais ne trouvai rien. Je continuai à m'acharner dessus une demie-heure de plus

environ avant de reconstituer le fameux indice tant attendu : les lettres formaient le mot « *escalier* ».

Je me levai d'un coup en emportant avec moi la cuillère car, si j'avais raison, elle me serait utile. Je me ruai dans le couloir, atteignis l'escalier et commençai à l'inspecter sous tous les angles.

Je cherchais une serrure, un petit trou, ou un dessin et découvris un interstice au milieu de la première marche. J'y enserrai la cuillère qui était bel et bien une clef, comme l'indiquait le dessin, et le sol se mit à trembler. Soudain, je sentis le parquet bouger et me précipitai sur la seconde marche pour éviter de tomber dans le vide qui était apparu là où je me tenais un instant auparavant. Je vis alors le sol se dérober pour laisser apparaître la suite de l'escalier qui descendait trop loin pour en voir le bout.

Je descendis les premières marches et me saisis du flambeau qui était accroché à la paroi du mur. Je continuai ma descente jusqu'au moment où j'atterris face à une porte massive en vieux bois. Je devinai qu'il fallait aussi enfoncer la cuillère dans la serrure pour l'ouvrir et le fis. Le battant pivota en grinçant et donna sur une pièce dont je ne pouvais évaluer les dimensions car elle était plongée dans le noir.

Seule une table était éclairée par une chandelle posée dessus. Je supposai qu'elle était au centre de la pièce et m'avançai dans sa direction, les mains et les genoux tremblants. J'avais la gorge sèche et mes cheveux étaient dressés sur ma nuque. Je ressentais aussi un drôle de pressentiment et mon instinct me dictait de fuir mais je continuai tout de même d'avancer.

Arrivé devant la table, j'inspectai les objets posés dessus. Il y avait une vieille boîte recouverte de poussière et un parchemin qui semblaient très anciens. Je pris le parchemin dans mes mains et le lis :

« Si vous êtes ici, c'est que vous l'avez mérité.

Affrontez la vérité ou repartez.

Mais surtout, dîtes-vous bien que s'il a fini ainsi c'est de votre faute et qu'il vous faut payer pour tous les autres.

Ouvrez-la et regardez dans ses yeux.

Vous n'y survivrez pas, mais la mort est préférable à ce qui vous attendra alors.

Faites votre choix mais faites-le bien.

Nous vous aurons prévenus. »

En temps normal, je me serais ri d'une telle mise en garde mais l'ambiance lugubre qui régnait dans la pièce, le courant d'air glacial que je sentais passer dans mon cou et la certitude que je n'étais pas seul, donnaient l'impression d'une angoisse étouffante. Je ne me sentais pas bien du tout, et la terreur me gagnait peu à peu.

J'étais frigorifié mais brûlais intérieurement, je ne pensais qu'à prendre mes jambes à mon cou mais la peur me clouait sur place. Mes jambes n'étaient pas à même de coopérer alors que je ne souhaitais rien d'autre que de quitter cet endroit.

Je sentis alors une vive douleur dans la main qui tenait encore le parchemin. Celui-ci m'avait brûlé ! Une cloque se forma peu à peu sur ma peau mais ce n'était rien en comparaison de l'horreur écrasante que je ressentis lorsque j'entendis la voix s'élever dans la pièce. Elle se moquait de moi et semblait parvenir de chaque recoin de cet endroit.

Elle me répétait sans cesse « *Fais le bon choix* » puis repartait d'un rire machiavélique, me provoquant des frissons. Cela eut au moins le mérite de me faire réagir et de retrouver l'usage de mes jambes. J'abandonnai la table et me jetai sur la porte mais elle était verrouillée. Je me retournai, le dos collé au battant, je respirai à grands coups et cherchai des yeux quelque chose dans la pièce qui puisse m'aider.

La silhouette translucide d'un petit garçon me dévisageait depuis un coin de la salle. Il était sale, avait les pieds nus, des vêtements d'une autre époque et il penchait la tête sur le côté. Une voix anormalement grave et caverneuse sortit de sa bouche lorsqu'il remua les lèvres : « *Tu l'auras voulu* ». Et il claqua des doigts.

Je me réveillai une seconde fois et il me fallut un moment avant de me souvenir de ce qu'il s'était passé, pourquoi mon cœur battait aussi vite et la raison pour laquelle j'étais terrorisé.

Je réfléchis à tout ceci et en vins à la conclusion qu'il s'agissait simplement d'un autre mauvais rêve. Après tout, le manoir était vieux et ennuyeux, j'étais seul depuis des jours, je passais mes journées à lire de vieux contes de fantômes alors il était normal que je me fasse des films et m'invente des histoires farfelues.

Mais... pourquoi avais-je si mal à la main ? Qu'est-ce qu'une cuillère faisait près de moi ?

Et surtout, qu'est-ce que je faisais assis sur la première marche de l'escalier ?

Andréa Coilier